

Le Christ Jésus dans l'enseignement de Rudolf Steiner

par *Walter Johannes Stein*

Deux faits concrets de l'évolution récente de l'humanité ont ôté la présence du Christ Jésus aux êtres humains, en tant que réalité opérante. Le *mode du penser scientifique*, lequel ne sait pas trop quoi faire de la notion du *Gottmenschentum* (« l'humain qui s'est fait Dieu », *ndt*) et de la *résurrection*, parce que les êtres humains sont devenus matérialistes ; et la *recherche historique* sur les documents de la vie de l'esprit, laquelle, par sa critique des documents, anéantit par là même l'objet de sa recherche et le perd de fait. Car ce qui est « historique » se volatilise en « mythe », or, celui-ci est insaisissable, étant donné que les forces qui constituent le mythe se retrouvent aliénées au travers d'une recherche sur la nature qui est elle-même devenue sans esprit et sans âme. Le petit nombre de ceux qui ont conservé « leur » Christ Jésus, ne comptent plus guère, parce qu'ils ne *se sont pas encore éveillés* aux processus de la science naturelle et d'évolution historique dans lesquels ils vivent, car l'humanité n'a pas à compter sur ceux qui dorment pour assurer son progrès. Ainsi peut-on affirmer que l'humanité a perdu le Christ Jésus, jusqu'à même ces quelques-uns qui devront le perdre, quand ils se réveilleront de leur sommeil.

Après avoir tiré un tel bilan, le chercheur en science naturelle et l'historien pouvaient cependant découvrir un nouvel accès à la reconnaissance de la réalité du Christ Jésus par l'ouvrage de Rudolf Steiner, *Le christianisme en tant que fait mystique et les Mystères de l'Antiquité*¹ (3^{ème} édition, Leipzig 1910), lequel est un fait significatif pour l'ensemble de l'évolution de la Terre. Le rédacteur de ces lignes — qui avait lui-même perdu son christianisme, à la suite des méthodes et résultats de la recherche historique et scientifique, au sein desquels il se trouvait — sait ce que cela veut dire s'il peut désormais prendre partie et affirmer, à partir de raisons parfaitement fondées et sans vouloir entrer en conflit avec sa propre conscience scientifique : par l'œuvre de la vie de Rudolf Steiner, la vie terrestre, la mort et la résurrection du Christ forment pour lui un fait absolument certain, pour l'existence duquel il peut prendre fait et cause à partir de ses propres discernements, sans devoir en appeler à aucune autorité quelconque.

Le christianisme est donc un fait *mystique*, c'est-à-dire que pour accéder à son fait fondateur, il n'y a aucun autre chemin que celui *clairvoyant*, du chercheur *en science spirituelle*. Un événement *spirituel* — le Mystère du Golgotha — s'est certes déroulé sur la Terre, mais il est inatteignable autant qu'inexplorable par les moyens de la recherche historique extérieure, astreinte aux documents et pour le penser scientifique naturel ordinaire. Mais s'il est exploré par la faculté de clairvoyance et que les résultats obtenus de ces recherches sont communicables, alors ces derniers fournissent aux sciences historique et naturelle l'instrument approprié pour reconnaître en même temps elles-mêmes, la vie, la mort et la résurrection du Christ Jésus comme exactes et effectives et donc comme vraies et authentiques. Indépendamment de tout document, ce qui est révélé par cet instrument, à partir des récits qui nous sont parvenus (par exemple, les Évangiles), dont le contenu de vérité — une fois débarrassé de ses contradictions — est rendu *intelligible* au penser scientifique naturel, quant à ce qu'il lui semblait être inconcevable et qu'il refusait d'admettre auparavant. Ainsi donc, la voie du disciple spirituel non-clairvoyant, qui part en recherche en étant équipé d'une hypothèse, dont la vérité peut se manifester si elle ne se dénie jamais, mais se maintient sans ajouter aucune *théorie* aux faits concrets et le conduit à observer des effets conséquents — dont les causes sont elles-mêmes des *faits* — lesquels ne se révéleraient autrement qu'à une recherche clairvoyante empirique. — Or, de tels faits *doivent* bien exister parce que leurs conséquences, qu'on observe dans son propre cercle d'expériences, ne *pourraient* pas exister sans eux. Ainsi donc ne s'agit-il pas ici d'une simple hypothèse *cognitive* qui se *confirme*, mais d'une attitude éminemment pédagogique qui saisit l'entité propre et fait que l'on se *prépare* soi-même à devenir un *instrument* cognitif. Une telle préparation est à exercer consciemment dans tous ses détails et en pouvant embrasser du regard toutes ses conséquences. Le résultat en est que l'on appréhende des *faits* avec une évidence intérieure en tant que telle.

1 Traduit et publié en français chez Fischbacher-Paris 1968 — sous le titre : *Le christianisme et les mystères – Direction spirituelle de l'humanité* (préface de Gérard Klockenbring — pas d'ISBN, *ndt*).

Lorsque je domine du regard l'histoire mondiale et que je connais et vois les lois de son évolution et qu'au commencement de notre ère chrétienne il y eut un Tournant qui retroussa complètement [comme une « chaussette » se retrousse, *ndt*] tous les facteurs opérants dans l'évolution, je me sens en droit de rechercher une cause à cet effet gigantesque. Lorsque ensuite, l'investigateur de l'esprit me communique ce qui, pour moi, explique ce Tournant des Âges, si je pose ce fait à l'instar d'une hypothèse, et qu'en dehors de cela, il éclaire encore le contenu des Évangiles en les débarrassant de leurs contradictions, je suis en droit de reconnaître que ce qui n'était d'abord qu'une *hypothèse* devient une *réalité*, si je puis reconnaître scientifiquement, à savoir ne pas prendre cela pour un miracle, à partir de lois que je ne connais pas. Si ce fait n'accorde pas simplement un sens aux documents délabrés, tombés aux mains des critiques, mais, au contraire, à l'évolution de toute la Terre, alors je suis justifié à prendre parti pour ce fait. Celui qui ne l'admet pas n'est pas déterminé par ce que j'ai à dire. Mais pour celui qui l'admet, ces développements peuvent être alors le commencement d'un cheminement qu'il peut emprunter, s'il le veut.

Celui qui peut jeter un coup d'œil sur l'histoire du monde dans son ensemble, pourra reconnaître, aussitôt que son attention s'y arrêtera, que la conscience d'une *personnalité*, le « *se savoir un Je* » [une *jé-ité*, selon le sens que lui donne le philosophe Salvatore Lavecchia, dans son œuvre actuelle. *Ndt*] ne s'est développée que progressivement et lentement. Originellement les êtres humains s'éprouvaient intégrés au Cosmos. La périphérie de leur conscience s'est rétrécie peu à peu, en se concentrant elle est devenue plus claire, plus réduite et plus *jé-itifée*. On peut observer ceci en comparant, par exemple au temps des Grecs, Aristide le Juste et Alexandre le Grand. Les Athéniens n'estimaient pas Aristide comme une personnalité. Ce ne fut pas par ingratitude qu'ils bannirent cet homme hautement méritoire. Car ils n'avaient pas en vue l'individu, mais le bien commun, la chose publique, dans les mesures qu'ils prirent à son égard. Ils se disaient : « Celui qui est si convenable qu'on en vient à l'appeler *le Juste*, est dangereux pour la chose publique. Car beaucoup l'aimeront et lui offriront de ce fait, la possibilité d'aspirer à la monarchie, avec une forte possibilité d'y parvenir. Or, ceci ne peut être autorisé. Ainsi les Athéniens bannir l'homme qui était si juste que tout le monde l'aimait trop. Ce ne fut pas par ingratitude, parce qu'à l'époque, l'individu se trouvait encore enclos par la chose publique. On préservait et estimait la *chose publique* et l'individu ne valait qu'autant qu'il servait celle-ci. Rudolf Steiner a dit quelque chose de très significatif à ce propos dans son ouvrage : *Die Rätsel der Philosophie in ihre Geschichte als Umriß dargestellt [L'énigme de la philosophie dans son histoire, exposée en esquisse²]*, Berlin 1914. Il y est dit (vol. I, p.26) : « La guerre du Péloponnèse, qui se situe à un tournant de la vie grecque, eut lieu de 431 à 404 av. J.-C. Avant celle-ci, l'individu humain, en Grèce se voyait solidement enclos dans les relations sociales ; la chose publique et la tradition lui conféraient la mesure de son action et de son penser. La personnalité individuelle n'avait de valeur et de signification qu'en tant que membre de la totalité. Sous de telles circonstances, on ne pouvait pas encore se poser la question de savoir ce que valait l'individu humain. » On voit donc cela symptomatiquement illustré dans le bannissement d'Aristide le Juste. — Alexandre le Grand agissait selon d'autres points de vue. Il ne fit rien pour la raison que cela servît la communauté. Les conquêtes de toute sa vie, en effet, tous les plus petits traits de caractère qui nous sont parvenus de lui, le montrent comme une « personnalité ». Ce n'est pas le lieu ici d'en faire la démonstration en détail. Mais on peut la faire. Ces lignes ne s'adressent pas à ceux qui *veulent* absolument tout prouver, mais au contraire à ceux-là qui ont l'énergie et l'activité de se prouver *eux-mêmes* quelque chose. Qu'on lise donc une histoire universelle, à partir de ce point de vue, ce que l'on trouvera sur Alexandre le Grand et l'on découvrira une « personnalité » qui se confronta aux cultures orientales à partir d'un intérêt *personnel* et rien d'autre. Cet Alexandre mourut à Babylone, là où les êtres humains avaient tenté d'assailir le ciel à partir des forces de la personnalité, ce qu'ils ne parvinrent pas et cela ne mena qu'à la naissance des individualités linguistiques. Je sais que la Tour de Babel est un « mythe ». Mais je sais aussi qu'elle est un mythe plus caractéristique pour Babylone qui est relié à la culture de la personnalité et cela peut être ressenti comme symptomatiquement important

2 Traduit et publié en français (traduction de Geneviève Bideau) chez Édition Anthroposphique Romande 1991 sous le titre *les Énigmes de la philosophie I & II* ISBN-2-88189-054-7

pour Alexandre, du fait qu'il y mourut. Cette indication n'est qu'une allusion à une idée sur la naissance *progressive* seulement de la personnalité. On doit la suivre sur la totalité de l'histoire mondiale dans tous les détails. Si on le fait, il en résulte ce qui suit : la conscience de l'humanité est tout d'abord vaste et cosmique ; l'élément terrestre est peu apprécié, celui cosmique-spirituel jugé précieux tout d'abord. Ensuite la sphère de conscience se rétrécit. Depuis le *ciel stellaire*, qu'elle embrasse, elle se réduit au *système solaire* jusqu'aux *planètes individuelles*, puis l'étroite périphérie terrestre, les sphères se condensent progressivement, à l'intérieur desquelles la divinité ou les dieux sont ressentis. À l'époque grecque, on ressent les dieux des étoiles — qui ont été plus anciennement acceptés (ceux originaires de l'époque égypto-babylono-chaldéenne), puis ceux qui règnent dans le vent, le temps qu'il fait, les formations nuageuses, celles des peuples, de l'éclair et de l'arc-en-ciel, comme étant « à soi ». Parallèlement à cela, se déroule une conquête progressive du monde sensible. Ce dernier est tout d'abord maya, *simple apparence* ; par la suite, *pénible et difficile* ; finalement, objet d'*intérêt* pour en arriver au Grec, qui se sent bien dans sa forme corporelle vivante dans le monde sensible terrestre, qu'il *ne considère plus* simplement avec intérêt, mais se trouve bien là où il est. Conquête du monde des sens, réduction de la sphère dans laquelle le divin et les dieux agissent essentiellement et *conscience de la personnalité*, cela évolue en parallèle. Voudrait-on mettre en image ce que l'histoire révèle ; alors on devrait dire : le Verbe du monde s'est déversé en sagesse créatrice, dont sont faits toutes choses, il se réduit et se condense et se met à descendre sur la Terre. « *Et le Verbe se fit chair et habita parmi nous* », c'est là une description pleinement réaliste de ce que révèle l'histoire de l'évolution du sentiment réceptif humain. Jusqu'à *Iësüs Christus* [*Ich = Je* en allemand, *WJS*] et la jé-ité (*Ichsamkeit*, *S.L*) de la personnalité. Steiner a démontré cela en détail dans de nombreuses conférences et, pour ma part, j'ai pu le vérifier dans l'histoire. Et chacun peut aussi étudier et le confirmer. Les temps pré-christiques comptaient sur une conscience de l'humanité qui ressentait les choses à peu près ainsi : étant donné que je suis intégré(e) dans les lointains cosmiques, je regarde là, en-bas, au travers duquel je suis membre d'un peuple et lié(e) à un contexte sanguin. Or, je me ressens dans le contexte cosmique du monde. Un problème pour moi, c'est l'être humain, l'individu humain. C'est « l'être humain », telle est la teneur de la réponse à l'énigme du Sphinx que résout Œdype. À l'époque grecque, la sphère de la conscience atteignit l'être humain en lui-même. Celle-ci n'interroge plus depuis le Cosmos, mais de l'intérieur et à partir de l'être humain : *Connais-toi, toi-même !*, proclame-t-on alors. Ensuite, après que dans Rome, la personnalité ne cessa de se renforcer avec la formation des concepts juridiques, eut lieu ce grandiose *retournement*. Un grand revirement eut lieu : ce qui s'était réduit jusqu'à l'intériorité humaine, *au cœur de la conscience*, le for intérieur, se retroussa vers l'extérieur [à l'instar d'une chaussette, toujours... *ndt*]. Dès lors, depuis l'être humain, depuis l'individu humain, on s'interroge sur autrui et sur le Cosmos. Question sociale et science de la nature émergent. L'être humain, après le début de la conquête du « Je » est de nouveau sur le point d'élargir sa sphère de conscience [au cœur de sa conscience il va développer lentement la conscience du cœur, *ndt*]. Or, qu'est-ce qui a provoqué ce retournement ? L'effet que cela a provoqué peut être observé dans tous les détails de l'histoire du monde. Je souhaiterais que chacun le fît. Or, on ne trouvera à cela nulle cause tombant sous les sens. Mais son effet, sa répercussion en tant que renversement, cela tombe parfaitement sous les sens. La cause première est d'ordre supra-sensible. C'est le Mystère du Golgotha. La vie terrestre, la mort et la résurrection de l'Homme-Dieu, Christ Jésus. Il est certain que pour démontrer un telle cause première, on ne peut guère accumuler dans cet essai tout ce que l'on sait. Ne doit-il pas être affirmé à bon droit qu'il en est bien ainsi, que l'on peut effectivement glané les preuves d'une telle affirmation ? Car le rédacteur de ces lignes sait qu'il y a suffisamment d'êtres humains auxquels il a parlé dans ses conférences sur tous ces détails, qu'il a lui-même conquis au travers de critiques qui n'étaient pas minces, en discutant avec ses amis, en vérifiant seul, des nuits entières, tout ce qu'il peut à présent soutenir. Ne doit-il pas être permis, une fois au moins, d'esquisser le chemin qu'a emprunté avant nous, Rudolf Steiner ?

Lors du baptême au Jourdain, l'Entité cosmique du Christ est entrée en Jésus de Nazareth, âgé de trente ans. L'approche progressive de celle-ci, de cette entité englobant le Cosmos et son individua-

lisation préparée de longue date en l'être humain Jésus, caractérise l'ensemble de l'histoire universelle et forme le processus de l'époque pré-christique. On peut envisager tout cela si l'on s'adjoint réellement ce qu'offre la recherche historique en terme d'aide extérieure, de sorte que le Verbe universel a pris chair et la descente progressive de celui-ci, depuis les lointains cosmiques, a été signalée dans toutes ses stations historiques. Visvakarman, Ahura Mazdao, Christus, sont des métamorphoses de la vraie forme du « Verbe créateur divin », qui est descendu en un être humain individuel, lors de son baptême dans le Jourdain. En témoigne la recherche comparée sur la conscience, à l'appui des religions et mythologies. Certes, lorsqu'on est un chercheur moderne, on peut expliquer le Christ comme quelque chose de simplement mythologique, — mais alors on doit être aussi prêt à une recherche qui n'envisage pas seulement les mythes qui sont de simples images, mais plus encore les mythes qui sont des forces créatrices, lesquels ont une *réalité*. Ces derniers sont différents à différentes époques, car l'être humain se développe en synergie avec le monde entier. Or, le rédacteur de l'Évangile de Jean, tout comme celui de l'Évangile de Luc, parlent du *Verbe du monde* (**Jn 1,1** ; **Lc 1, 2**) avec la descente duquel l'être humain conquiert sa conscience de la personnalité. Mais pour saisir conceptuellement l'entité du Christ Jésus, il est nécessaire de comprendre celui qui, dans sa trentième année, devint le porteur du Christ à son baptême au Jourdain, c'est-à-dire l'être humain qui porta en lui substantiellement le Cosmos comme JE en soi, qui embrasse le contenu du monde, comme contenu de conscience, contenu du sentiment et contenu du vouloir.

La science naturelle moderne a le grand mérite d'avoir appliqué l'idée d'évolution sur la nature extérieure. Mais il ne suffit pas d'observer simplement le changement des formes dans la nature extérieure. On doit aussi observer en contemplant ou en pensant, ce qui, en tant qu'Entéléchie [voir la définition chez Aristote **II**, I§5, *ndt*], ou vertu opérante qui active le passage d'une forme inférieure à celle supérieure de l'organisme progressant. Mettons-nous au clair sur ce point à l'exemple d'une plante. Elle naît d'une graine qui a germé en terre. Elle pousse vers le haut en formant feuille après feuille, une fleur et des fruits/graines. Celles-ci tombent ou sont semées, pour germer de nouveau. Ce qui fut en haut doit ainsi retourner en bas, pour germer de nouveau. *Il n'existe pas de développement sans que cette différence de niveau ne joue un rôle*. Chaque événement [ou bien « ce qui est fait », *ndt*] n'est possible que par cette différence de niveau, justement. C'est le *moteur* de tout changement de forme : ce qui est amené à un niveau inférieur, anticipant ainsi l'état final.³ Or, ce n'est qu'au moyen d'une telle idée d'évolution que l'on peut comprendre le Christ Jésus. La totalité de l'histoire pré-christique, c'est la descente de la divinité qui s'*invo*lue en un «Je» humain. De l'être humain-«Je», elle *évolue* en retour dans le Cosmos et l'entraîne, ce faisant avec elle, en l'élargissant. Avoir un intérêt propre au monde n'est possible qu'à l'être humain post-christique ; avant le temps terrestre du Christ, le but du monde était le Devenir-«Je». Le Christ n'est donc pas incompréhensible à l'instar de l'exemple de la graine. La mise au tombeau du Christ est la mise en Terre de la graine et le début d'une évolution nouvelle. Le Christ n'est donc pas du tout inconcevable, c'est *au contraire* la science naturelle qui a développé, jusqu'à présent, des idées insuffisantes, en n'ayant pas encore pensé l'idée que tout développement vers l'extérieur se voit conditionné par la descente, à un niveau inférieur d'un être qui réalise par avance l'essence finale de ce développement (La Bible a appelé cette essence finale « l'*Amen* »). Ce n'est pas à Haeckel, qui a formé un moniste matérialiste — mais bel et bien à Rudolf Steiner, — que nous devons la formation d'un monisme conforme au spirituel — que nous sommes redevables d'une idée d'évolution assez forte pour l'appliquer sur le Christ Jésus. Le Dieu descend. Un être humain — Jésus de Nazareth — devait s'élever à sa rencontre, pour être le vaisseau porteur de ce Dieu. Or, lorsqu'un tel porteur de Dieu doit être formé, beaucoup de choses doivent se produire pour cela dans l'évolution. Et ce ne serait guère exagéré que de dépeindre ici l'ensemble de l'évolution pré-christique comme étant

3 Autre version possible : « Ce qui est amené à un niveau inférieur, en anticipant l'état final, c'est ce qui meut le changement de forme. ». Avant de vouloir « trouver les termes adéquats » en français, il nous faut d'abord expliquer et comprendre ce que l'auteur, notre cousin-germain, a bel et bien compris lui-même, avant nous ! Méfions-nous des médias et de *minou*-GTP transhumaniste ! *Ndt*.

orientée sur la formation du *porteur* de Dieu. Organiser l'évolution du monde dans ce sens et dans toutes ses particularités, c'est une tâche qui se présente dont les traits essentiels ont été pour le moins esquissés par les conférences de Rudolf Steiner au cours de sa vie. Traduire ces conférences et leurs grandes idées — dans le langage de l'érudition qui « farfouille dans les livres », celle qui n'est pas satisfaite tant qu'une citation n'a pas été prouvée historiquement « dur comme fer » — peut en effet se produire dans les siècles à venir, si, *d'ici-là*, les êtres humains n'auront toujours pas compris que cette « histoire morte des livres » n'est rien d'autre qu'une FABLE CONVENUE [en français dans le texte, merci bonaparte ! *ndt*]. Cette « histoire des livres » a en effet conduit à faire de Jésus de Nazareth un mythe de l'imagination populaire poétisante. Les voies suivantes ont mené à ce résultat. On constata que les sentences de Jésus et de ses disciples étaient déjà répandues ici-et-là et à découvrir dans les histoires anciennes. Donc, conclut-on, tout cela n'est qu'une répétition d'anciens mythes. Ces mythes antiques ne sont rien d'autres — ainsi l'affirme-t-on — que des arrangements remplis d'imaginations de phénomènes naturels ou temporels de l'année ou du jour, ou encore d'événements astronomiques. Cela étant, il ne faut pas sous-estimer ce qui a été mis à jour d'extrêmement précieux par la recherche. Beaucoup de choses que les spécialistes, à savoir les déchiffreurs des inscriptions cunéiformes, les astronomes, chronologistes et autres, ont recherché et mis à jour est extrêmement digne de reconnaissance. Mais ce n'est pas tant ce que des penseurs superficiels ont complié d'une main légère à partir de ce matériel, de cette activité de recherche désintéressée, sous formes de livres ou de conférences diffusés auprès des publics. Le grand nombre reçoit en effet le plus souvent de tels « résultats » popularisés et ne peut guère lui-même chercher un accès à ces sources. Ainsi donc l'accès au plus grand événement de l'histoire de l'humanité est barré par un penser sans profondeur. La platitude d'un tel penser ressort de ce qui suit. Parce que ces événements historiques se sont déroulés de sorte qu'entre le déroulement et le mouvement des astres un parallélisme exact en a résulté, ce doit être une *découverte* historique. Mais une telle logique ne documente que celui qui possède deux têtes. Une, avec laquelle il réfléchit *sur l'histoire*, et une autre, avec laquelle il pense *sur l'événement de la nature*. Or, le fait que *tous deux* pussent jaillir d'une seule source, une telle double-têtes tient cela pour impossible. Or que l'on ait à penser ensemble ce que les êtres humains font et ce qui s'accomplit dans la nature extérieure, c'est une exigence de l'époque. L'être humain du présent aspire à une image du monde dans laquelle l'être humain trouve une place.

Il est tout d'abord vrai que la recherche moderne [nous sommes ici en 1921, *ndt*] sur la vie de Jésus et celle sur les mythes ont mené à transposer toujours de plus en plus d'événements de la Terre au Ciel, et à montrer que ce qu'on tient pour « historique » est cosmologique. C'est pourtant là un premier pas auquel doit succéder un second. Mais celui-ci consiste cependant à reconnaître le contexte réel — et non pas celui *déliné à partir* du cosmique et du terrestre. Or un tel contexte réel résultera « sans miracle », à qui veut former une histoire conforme à l'esprit qui doit être cosmiquement orientée et qui façonne une science naturelle orientée sur l'être humain [et non pas exclure d'emblée ce dernier, *ndt*]. Alors on comprendra le Christ Jésus qui est à la fois cosmique et humain. Comme Entité cosmique, il a façonné le monde avant le commencement de notre chronologie et de sa vie terrestre en tant qu'être humain, il a donné l'impulsion pour une nouvelle incorporation de l'être humain dans la nature, dans le monde extérieur. C'est pourquoi la science naturelle sera seulement une science naturelle *christique* lorsqu'elle incorporera l'être humain dans son image-nature, alors que jusqu'à présent, elle élimine celui-ci. La science naturelle moderne ne connaît l'être humain qu'à l'instar d'un concept *limite*. « L'animal supérieur, c'est l'être humain »⁴. Mais le Christ, ne se laisse pas appréhender par ce concept-là d'être humain. On ne peut pas répondre non plus à la question sociale à partir de ce concept d'être humain. Nous vivons dans une époque dans laquelle, non seulement les théories se brisent, mais une crise spirituelle, juridique et économique traverse le monde. La banqueroute spirituelle, politique et économique est le signe du temps. En elle se révèle que

4 Voir à ce sujet, sur le résultat de la position de l'être humain dans l'évolution animale, au temps (1928) où l'on ne nageait pas, dans les détails secondaires... en oubliant l'essentiel : **Hermann Poppelbaum : L'homme et l'animal cinq manières de les distinguer** (Traduction française de Pierre Feschotte et de Germaine Claretie), tiré à part hors commerce de chez Triades. *Ndt*

notre vie de l'esprit ne maîtrise pas *l'histoire*, parce qu'elle [La vie de l'esprit, *ndt*] n'est pas cosmiquement orientée — et l'environnement extra-humain, l'être humain ne le maîtrise pas non plus, car il ne peut plus vivre dans l'environnement qu'il s'est lui-même créé et c'est la raison pour laquelle il se révolte.

Nous devons retrouver la compréhension de l'être humain-Dieu, alors nous trouverons la voie pour sortir de la détresse sociale — laquelle est la crise d'une époque qui est en train de laisser « échapper sa mission ». Pour retrouver le chemin vers la lumière, ces figures ténébreuses-là doivent être éclairées qui déposent leurs bancs de brouillard devant la connaissance du Mystère du Golgotha.

Rudolf Steiner a montré dans son ouvrage, *Le christianisme comme fait mystique et les Mystères antiques*, la raison pour laquelle les Évangiles doivent nécessairement présenter des répétitions apparentes des Mystères de l'Antiquité. Le Christ Jésus vécut comme un événement *historique* ce qui, dans les Mystères, était un événement intérieur à *l'âme*. Ce qu'éprouve intérieurement celui qui est en cours d'initiation, le Christ Jésus le vécut en tant que *destinée extérieure*. Par sa vie, il trahit donc les Mystères, en accomplissant aux yeux de tous, ce qui sinon procédait dans l'obscurité des Mystères. C'est pourquoi la condamnation à mort le rattrapa, qui concernait toute trahison du secret des Mystères. En Lui et par Lui, un Mystère devint un fait concret. Ce n'est pas tant l'analogie elle-même qui importe ici, c'est le sens de cette analogie qui compte. Or cette nuance, c'est celle-ci : tout ce que dit le Christ Jésus, est différent de ce que les Mystères antiques enseignaient, avec presque les mêmes mots. Car ce qui s'accomplissait, avant l'époque du Christ, par les hiérophantes, cela s'accomplit par le Christ Jésus conformément *au destin*, sans hiérophantes. Il enseignait la même chose que les Mystères antiques, mais *d'une manière nouvelle*. Ce n'est plus au moyen de l'intervention extérieure étrangère du hiérophante que l'être humain devra désormais réaliser l'ascension dans les mondes spirituels de lui-même dans l'avenir. La « jé-ité » fut dès lors « enchâssée » dans l'expérience mystique par le Christ. La recherche a partout négligé ce fait. Dans un cycle de douze conférences, non encore publié sur l'Évangile de Matthieu⁵ (Berne, septembre 1910), Rudolf Steiner a montré cela en détail. Assurément, on rencontre les béatitudes, par exemple, déjà avant le Christ. Mais la nuance est essentielle. La nuance, c'est qu'à présent, l'être humain opère lui-même ce qui, autrefois, fut opéré de l'extérieur par le hiérophante. Rudolf Steiner dit à l'époque :

« Les hommes [et les femmes, *ndt*] actuels devraient réfléchir un tout petit peu, pour le dire carrément ici, ce n'est pas sans raison que l'on rencontre, au début des béatitudes, un mot grec qui est très important : le mot « *auton* ». Si nous prenons donc la première phrase : bienheureux sont les quémandeurs en esprit, ce qui suit voudrait dire ; « En eux-mêmes » — ou bien « par eux-mêmes, ils auront le royaume céleste », et dans la deuxième et troisième phrases, etc., on annonce toujours cela. Pardonnez-moi si je renvoie à présent quelque chose de grand à quelque chose d'aussi trivial. Notre époque devra apprendre à utiliser ce terme d'*auton*, que nous avons déjà dans *automobile*, non pas en l'employant pour désigner des choses extérieures, mais en le comprenant au niveau spirituel à l'instar d'une singularité qui se « met en œuvre ou en marche » (*Einbetriebsetzung*). C'est quelques chose qui doit être accueilli et ressenti comme une exhortation. Or, en rapport aux machines, on affectionne volontiers ce « mettre en marche par singularité ». Mais en rapport avec ce qui était antérieurement extérieur à la conscience-Je et ce qui — en remontant plus loin encore dans le passé — était éprouvé à l'extérieur de la conscience-Je, l'humanité devra apprendre désormais « à se mettre en route par sa propre singularité » (*durch Eigenheit in Betrieb setzen*), de sorte que l'être humain puisse devenir peu à peu l'auteur (*Urheber* [auteur-, créateur-, artisan-, instigateur-, *celui qui est la cause-archétype, ndt*]) l'auto-créateur de tout ce qui peut devenir. Or, cela l'humanité actuelle commencera à le comprendre quand pénétrera en elle l'impulsion du Christ. »

On voit ainsi l'élément nouveau qu'apportait le Christ, à savoir que l'ancienne méthode d'initiation fut remplacée par une nouvelle. Soyons au clair sur la différence. Les méthodes antiques étaient

5 Traduit et publié en français par Centre Triades, Paris 1981 — ISBN 2-85248-063-8 (préface de Simone Rihouët-Coroze de 1945.)

certes multiples et variées, mais elles se laissent partager en deux catégories. Soit on était introduits par l'initiation aux Mystères du *Cosmos* ou bien aux Mystères de l'*être humain*. La voie vers l'intériorité humaine était une préparation du *moment du réveil*. Dans l'endormissement, l'entité psycho-spirituelle humaine quitte le corps vivant (*Leib*) ; lors du réveil, elle s'immerge de nouveau en celui-ci. (C'est une connaissance élémentaire de la science spirituelle, dont on trouvera l'essentiel dans l'ouvrage de Rudolf Steiner : *Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ?*⁶) Les deux voies comportent certains dangers qui leurs sont intrinsèques. Lors d'un endormissement conscient (conscient, ici au sens d'une conscience clairvoyante), on court le danger de perdre sa conscience-Je lors des élargissements de son entité psycho-spirituelle. On a plus la capacité d'embrasser le Cosmos avec sa jé-ité ; on se déchire, pour le dire ainsi. Autrefois, pour que cela ne se produise pas, le chœur des hiérophantes opérait de manière à ce que l'égoïsme du myste fût renforcée. Sur la voie vers l'intériorité, lors de l'immersion consciente dans le corps vivant, un autre danger se présentait : on se condensait sur soi-même (tandis que sur la voie du Cosmos — et ici on ne s'exprime pas de manière imagée mais totalement de manière réelle — on se diluait littéralement sur la voie du Cosmos) — et on courait le danger — lors de réveils particulièrement arrangés et structurés à dessein — de produire un égoïsme trop fort. La sorte particulière consistait dans le fait qu'on s'éveillait sans reprendre les impressions sensorielles de l'extérieur. On s'éveillait donc à l'intérieur du corps vivant, sans laisser se déverser les impressions sensorielles extérieures. (Derrière ce dernier processus se fourre en effet la réalité qui repose au fondement du mythe du paradis terrestre, dont on se ressent « chassés » de l'organisation du corps vivant, hors des contemplations, si les « yeux sont ouverts ». Ici on rencontre donc un autre danger (la Bible le désignait comme le *Serpent*), le grand égoïsme. C'est alors que les hiérophantes devaient intervenir pour dériver et évacuer l'excès d'égoïsme au travers d'eux-mêmes. Dans un cas, ils faisaient donc le sacrifice de leur propre jé-ité, dans l'autre, ils assumaient en eux un égoïsme puissant. Or, désormais, le Christ donna la possibilité de relier les deux espèces d'initiation. Autrement dit, de rattacher les deux voies, le chemin vers l'intérieur et celui vers l'extérieur, de sorte que l'être humain lui-même puisse les équilibrer sans hiérophantes. Une initiation post-chrétienne relie par conséquent l'expérience de l'endormissement et celle du réveil et parvient à cette *continuité de conscience* que l'on trouve dans l'ouvrage de Rudolf Steiner : *Comment acquiert-on des connaissances des monde supérieurs ?*

Pour que ces deux voies puissent se réunir, le Christ dut Lui-même réunir en lui les deux courants qui étaient séparés jusqu'à sa venue. Un courant du corps vivant ou celui de la succession du sang, de la lignée et un autre, indépendant du corps vivant, de nature cosmique, durent ainsi converger en Christ. Ceci se produisit de cette façon :

L'Évangile de Matthieu et celui de Luc décrivent la naissance de deux Enfants-Jésus⁷ différents quant à leur lignée respective. Le premier de la lignée de Salomon de la maison de David ; l'autre de la lignée de Nathan. Luc décrit l'Enfant-jésus de la lignée de Nathan. Les deux descriptions se réfèrent à ces deux Enfants différents, mais dont les parents portaient respectivement le même nom de Marie et de Joseph. Les deux Enfants-Jésus sont nés presque en même temps. Sans la découverte libre de Rudolf Steiner sur ce point, aucun théologien n'est actuellement en situation de reconnaître la différence soulignée ici dans les Évangiles de la naissance. À partir de la douzième année de Jésus [lors de la scène de Jésus au temple, le phénomène se révèle, *ndt*], il n'y a plus deux, mais un seul Jésus sans conteste, décrit par l'Évangile de Luc et celui de Matthieu. Dans un Évangile apocryphe⁸ [= non admis par le canon des Écritures, (Maxidico), *ndt*], on nous dit à ce propos que : « *le salut apparaîtra sur la Terre lorsque les deux feront un et que l'intérieur sera comme l'extérieur* ». Cette phrase se réfère à une fusion concomitante des deux méthodes d'initiation de l'époque pré-chrétienne, ainsi qu'à la confluence des courants des Bergers et celui des Rois, réunis par Le Christ. Cette convergence est

6 Chez Triades, Paris 1965 (Traduction de Simone Rihouët-Coroze) [Attention, pagination bouleversée, *ndt*]

7 Voir aussi, pour plus de précisions : Emil Bock : *Kindheit und Jugend Jesu [Enfance et Jeunesse de Jésus]*, publié en français (traductions de Joseph Meyer, Mireille Delacroix, Pierre Lienhard) chez Iona³1993, ISBN 2.905.654.08.9 — Tome 5 de la série « Contribution à l'histoire spirituelle de l'humanité ».

8 Qu'on appelle l'Évangile égyptien. *WJS*

décrite dans l'ouvrage de Rudolf Steiner : *la conduite spirituelle de l'humanité et de l'être humain. Résultats de la science spirituelle sur l'évolution de l'humanité* (1911, Berlin). Il y est brièvement exposé ce que Rudolf Steiner, au travers d'innombrables conférences, a présenté en détail en pleine prise en compte de toute la littérature érudite, ceci pour un cercle de personnes qui voulurent l'entendre. De telles conférences ont été publiées dans le cycle intitulé *l'Évangile de Matthieu*, déjà mentionné, dans le cycle de *l'Évangile de Luc*⁹ (Bâle septembre 1909) et dans le cycle *De Jésus au Christ*¹⁰ (Dix conférences, Karlsruhe octobre 1911).

Dans ces conférences, Rudolf Steiner montre comment, ce qu'on appelle les contradictions des Évangiles *synoptiques* [les Évangile de Marc, Matthieu et Luc, dont les contenus presque identiques permettent une lecture comparée, *ndt*] sont entièrement résolues et la façon dont la confusion s'y est introduite du fait que l'on n'a pas interprété correctement ce qui revient à l'un ou à l'autre des deux Enfants-Jésus. L'imbroglie repose lui-même en partie sur cette amalgamation.¹¹

On a toujours exemplifié cette théorie de Steiner des deux Enfants-Jésus comme une découverte inventive, particulièrement fantastique, tandis que les Évangiles, parlent en vérité très clairement de ces deux Enfants-Jésus différents.¹² Mais on ne comprendra jamais les Évangiles si l'on s'adresse à eux simplement avec la méthode historique-philologique. De même que pour comprendre Euclide, on n'a pas besoin d'être un mathématicien génial, mais il faut avoir appris la mathématique à l'école ; pour comprendre les Évangiles, on ne doit pas être forcément clairvoyant mais « aller à l'école auprès » d'un clairvoyant et apprendre modestement à connaître les résultats de sa recherche. C'est ce qu'a négligé la science moderne jusqu'à présent. C'est la raison pour laquelle tout ce qui a été produit est très érudit à ce sujet, au plan historique et philologique, mais au plan du sens concret, c'est du pur dilettantisme. On doit avoir connaissance de la *science de l'initiation*, si l'on veut dire quelque chose de conforme aux faits, car les Évangiles sont des ouvrages d'initiation. Celui de Matthieu dévoile les mystères de l'être humain, qui s'adonne au cheminement intérieur dont on vit l'expérience lorsqu'on comprend selon les méthodes d'initiation pour le réveil. C'est pourquoi il dévoile les mystères liés au sang, ceux à l'intérieur desquels l'être humain émerge en s'éveillant. Celui de Luc dépeint comment l'on doit dépasser tout ce qui cesse de vivre dans les générations et rechercher Dieu jusqu'au-delà de l'Adam, c'est-à-dire dans le purement spirituel cosmique, lequel doit être découvert par l'initiation cosmique lors de l'endormissement conscient. Chez l'Enfant de la lignée de Nathan — que décrit le rédacteur de l'Évangile de Luc — c'est Bouddha qui est présent et agit (comme on peut le lire dans *La conduite spirituelle de l'être humain et de l'humanité*). On comprend cela lorsque le penser nous renvoie au fait que Bouddha est une entité qui ne peut plus se réincarner physiquement. Elle opère depuis le macrocosme et appartient à un *autre* courant que celui de la succession par le sang, le courant macrocosmique, [ou encore des Bergers, *ndt*] qui agit sur le Jésus de la lignée de Nathan. L'autre Jésus, celui de la lignée royale de Salomon, est mis en relation avec l'entité de Zarathoustra ou Zoroastre, le guide principal de ce courant aux ré-incarnations abondantes aux passages des générations et des cultures, qui mènent l'évolution humaine régulièrement et répétitivement à la rencontre de la divinité. Or ces deux courants, celui macrocosmique du Bouddha et celui de l'humanité de Zoroastre, s'unissent en Jésus de Nazareth à l'instant de son baptême au Jourdain sous l'office du Baptiste. La manière dont cela s'est produit ne peut être reconnue que par une longue étude des écrits et conférences de Rudolf Steiner et le redac-

9 Traduit en français (H. Waddington) chez Triades Paris 1979, ISBN 2 85248-038-7

10 Traduit en français (H. Waddington) chez Triades Paris (non daté, préface de Simone Rihouët-Coroze de 1947!) ISBN 2-85248-005-0 [traduction privée plus précise et annotée sur demande ; *ndt*]

11 À propos de cet aspect, il y a aussi à citer ici les *Considérations anthroposophiques sur l'Ancien Testament* de Valentin Tomberg, traduites par **Véronique Borde** et parues aux éditions Achamoth en 2004 — ISBN 3-923 302-23-1, dont il faut lire la *préface* de Elizabeth Vreede (à l'édition anglaise de 1939) et l'introduction de l'auteur destinée aux *membres de la Société anthroposophique* (rédigée le 4 novembre 1933). *Ndt*

12 C'est qu'il n'y a pas que l'aspect religieux, il y a aussi l'art, lequel prouve clairement que cette connaissance occulte était parfaitement connues par les artistes qui ont travaillé pour l'Église romaine avec humour (au risque de ce faire condamner pour hérésie) : les éditions Triades ont publié, de Madame Hella Krause Zimmer : *Le problème des deux Enfants-Jésus et sa trace dans l'art* (traduit par Henriette Bideau) Paris 1977 — ISBN 2-85248-011-5 —

teur de ces lignes ne peut qu'y renvoyer le lecteur. Affirmer que ces écrits ne sont pas accessibles n'est pas juste. Ils le sont à tout un chacun qui par un travail intérieur est conduit à entrer dans la Société anthroposophique. On ne peut guère ici qu'en donner un aperçu. Celui qui reçoit le baptême de Jean est une réincarnation de Zoroastre. Les Mages, c'est-à-dire ceux qui étaient passés par l'initiation aux Mystère de Zarathoustra¹³ ou plus proche de cette époque, Zarathas et qui avaient reconnu l'étoile, c'est-à-dire, selon l'antique manière de parler, l'individualité humaine « de leur maître », à savoir Zoroastre lui-même, « *l'étoile de la splendeur* » (*Stern des Glanzes*). Or, ils savaient que l'ensemble du zoroastrisme culminerait dans le fait qu'un jour un corps vivant (*Leib*) serait préparé pour accueillir la divinité solaire descendant sur la Terre ; ce corps vivant était à préparer dans la succession du courant du sang hébraïque (le peuple juif) dans lequel devait s'incarner une individualité prête à faire le sacrifice de ce corps à la divinité descendante pour s'y incarner. Tel fut tout le sens de l'histoire pré-chrétienne. Et ce corps devint la coupe qui accueillit l'Esprit du monde lors du baptême au Jourdain. L'être humain-Je, Zoroastre abandonna son corps vivant, préparé et mûr pour recevoir le Dieu qui se fit homme. Et ceci est décrit avant tout par les Évangiles de Marc et de Jean.¹⁴ Quel fut le sens de tous ces événements ? Le sens était de rendre une évolution possible. Un Dieu devait devenir un être humain afin que la différence de niveau qui existe et devait exister si l'être humain devait pouvoir s'élever vers la divinité. Un Dieu devait s'apparenter à la mort afin que l'être humain fût, non seulement immortel, mais qu'il puisse entrer consciemment, pour préciser, dans la conscience de sa jé-ité [ou avec sa jé-ité consciente, *ndt*] dans le monde spirituel. Et c'est la signature de ceux qui suivent le Christ que l'on peut reconnaître ici : Ils aspirent au monde spirituel dans la conscience de leur jé-ité. Ils ne veulent pas simplement croire, mais aussi savoir, ils veulent y être parce qu'ils sont immortels. Car l'évolution reçoit seulement un sens de sorte que nous y sommes, lorsqu'elle s'accomplit. Ce n'est pas en tant qu'espèce humaine que l'être humain peut oser se penser porteur de l'histoire, mais en tant que *Jé-ité* immortelle qui veut y être et qui voudra toujours y être, là où l'histoire se fait. La *science moderne* a mis dehors la jé-ité de l'être humain, l'âme dans sa dynamique de conscience [or, « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* », disait déjà Rabelais, *ndt*]. Elle l'a rejetée parce qu'elle voulait en éliminer la *subjectivité*. La science historique, elle, n'a toujours pas reconnu la Jé-ité humaine comme porteuse de l'histoire et même des idéalistes comme Ranke, ne parlent que d'idées abstraites. Or une science spirituelle, comme l'anthroposophie sait cependant que nature et histoire, nécessité et liberté, sont reliées en l'être humain, qui s'éprouve lui-même en tant qu'essence cosmique et fait l'expérience du Cosmos en tant que Soi doté d'une puissance de réalisation et de la certitude de l'immortalité, parce que ce n'est pas lui qui œuvre, mais le *Logos* en lui qui organise le Cosmos.

On peut aujourd'hui savoir que Christ est ressuscité, car l'histoire universelle et la nature se montrent traversées et irriguées par la vertu du Christ, qui y vit, en dépit de toute sagesse livresque qui le déclare mythologie, car la jé-ité de l'être humain embrasse le Cosmos en organisant une image du monde, dans laquelle l'âme consciente d'elle-même trouve une place, où l'histoire se révèle comme des actes humains dans lesquels vit l'élément cosmologique. L'exemple de cette union d'impulsions individuelles et cosmiques c'est l'être-humain-Dieu Christ Jésus qui anticipa un but final à l'évolution de l'humanité et préluda une évolution nouvelle. Cette évolution ne s'accomplit pas à l'être humain, mais c'est lui qui l'accomplit lui-même à partir de la liberté de son essence jé-ité, à laquelle Dieu conféra la vertu d'embrasser tout le Cosmos. Mais celui qui fait l'expérience de cette vertu d'élargissement du Je, celui-là peut savoir que le Christ est ressuscité.

Die Drei 0/1921.

(Traduction Daniel Kmiecik)

13 Zarathoustra = brillant comme l'or ? Voir, p. ex. L'article sur le parsisme dans le tome 9, de Wetzer et Weltes Kirchenlexikon, 2^{ème} édition, Fribourg 1895, colonne 1532.

14 *Évangile de Jean* : chez Triades, Paris 1979 — ISBN 2-85248-065-2 [traduction plus précise disponible sur demande. *ndt*] *L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres Évangiles et notamment celui de Saint Luc* ; chez Triades, Paris 1980, — ISBN 2-85248-046-8 — *L'Évangile de Luc*, chez Triades, Paris 1979 — ISBN 5-85248-038-7 —